

Inter
Art actuel



In Limine (sur le seuil)
François Morelli

Jocelyne Gagnon

Numéro 68, 1997

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/46366ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions Intervention

ISSN

0825-8708 (imprimé)

1923-2764 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Gagnon, J. (1997). *In Limine (sur le seuil)* : François Morelli. *Inter*, (68), 68–69.

Tous droits réservés © Les Éditions Intervention, 1997

Cet document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

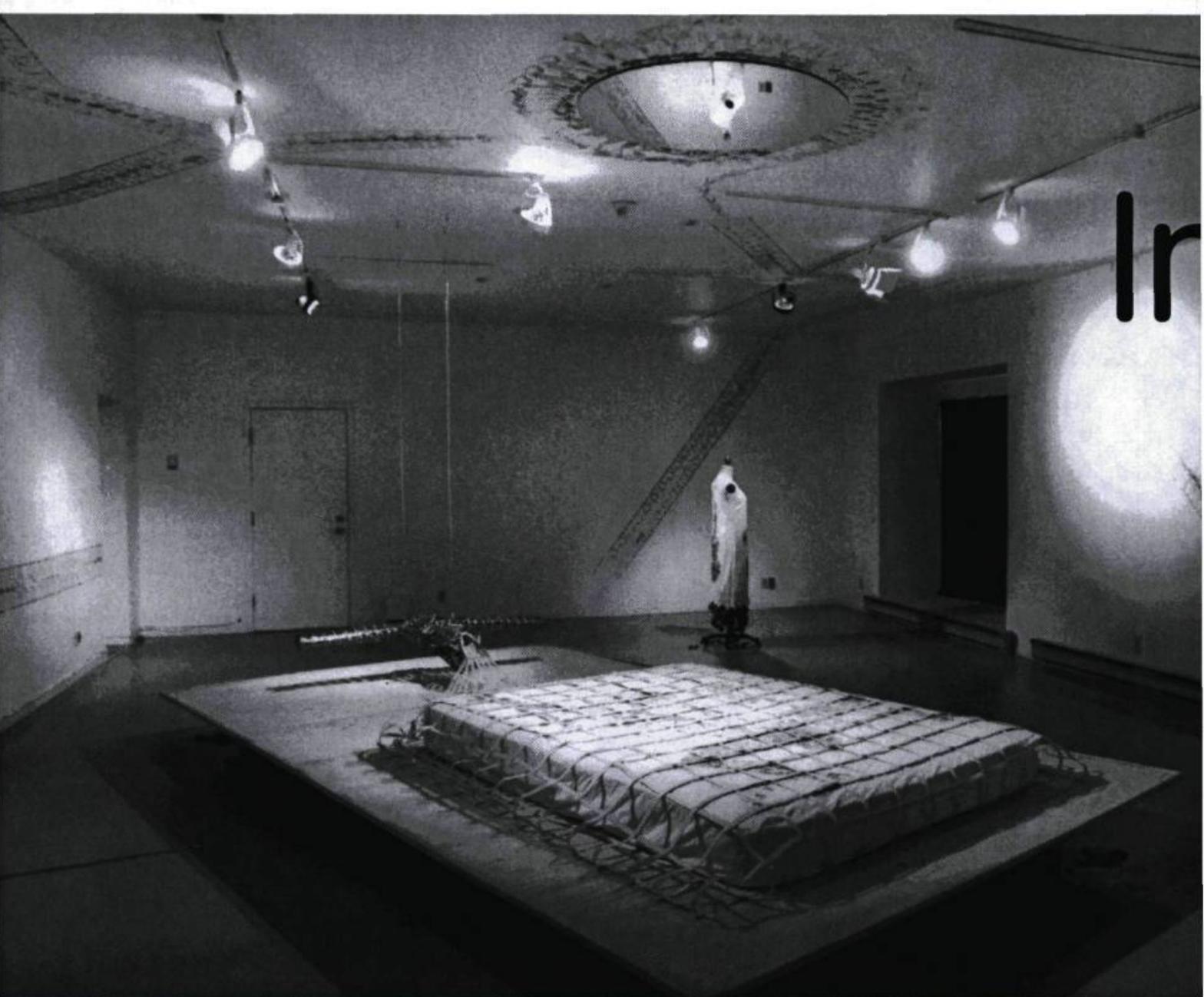
<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>



L'action débute sous un éclairage doux. Tout d'abord, l'espace est meublé d'une plate-forme de bois sur laquelle est déposé un matelas moelleux enveloppé d'un drap recouvert d'un grillage de coton. Les ouvertures béantes laissent croire à une fausse captivité. Seulement... MORELLI y dort. Une armure lourde en métal est reliée au plafond et à la base en bois et donne l'effet d'un emprisonnement, d'un rapport de force entre soi et l'armure. Jusqu'ici tout s'attire !

On observe, sur une partie des murs et du plafond, dessiné aux tampons encreurs, un couloir tournant rigoureusement tantôt à droite, tantôt à gauche. MORELLI fait ressortir ici l'idée bien arrêtée d'une course à l'incarcération. Non seulement j'assiste à une action, mais toute la création de MORELLI est exprimée dans le visuel, le contextuel, reliant ainsi l'art, la réalité cruelle et le public. Des dessins disposés dans un parfait alignement pour constituer ce couloir ont une interprétation multiple. Dans une course folle se poursuivent des ciseaux, des insectes, des embryons, des scorpions et des arbres. On distingue nettement les notions de passage, de circulation et de transformation d'un individu voulant se fuir lui-même ou fuir ceux qui l'ont attaché.

Nous sommes en présence d'une installation où le langage des univers affirme une globalisation par des fonctions esthétiques. Toutes ces formes dessinées, tel un réseau de gardiens bien entraînés, se rejoignent, poussées fermement autour d'un miroir rond, placé juste au-dessus du lit. En position couchée, n'importe qui risquait de regarder au plafond, y rencontrerait son propre reflet... d'un futur psychiatrisé ! On peut établir un lien entre les tampons, le chemin tracé, l'armure, le grillage et le plan, affiché à l'entrée, des unités à occupations simple et double de l'hôpital psychiatrique Hypolite Lafontaine à Montréal.

Dans son animation, MORELLI démontre clairement dans quelle situation se trouve l'individu vivant dans une sorte d'équilibre et de déséquilibre. On perçoit très bien la nature représentative des principes qui la composent et qui lui sont propres : les règnes végétal, minéral et animal. Cependant, on sent que l'individu veut garder la sécurité de vivre à l'intérieur d'un espace encadré, tout en ayant peur d'être avalé par les scorpions, coupé par les ciseaux et englouti par les arbres. Il nage dans la totale confusion. Eros – Thanatos : **pulsion de vie, pulsion de mort.**

Incontestablement, un fait véritable est énoncé : de tout temps, l'artiste a exprimé cette sensation de captivité, d'enchaînement, de peur, d'insécurité. Aux portes de l'an 2000, cette impression est encore exposée, peu importe l'art qui l'exprime. Sentir éternellement cette obstination à traduire l'être comme étant un sujet extravagant, bizarre et déséquilibré est parfois déroutant. MORELLI le démontre et tente simultanément de nous dire qu'il est temps de mettre fin à cette pensée collective qu'est l'inacceptation des différences. Cependant, nous sommes conscients que ce malaise persiste encore et existera toujours.

Une forme féminine, revêtue d'une robe de nuit du style des années vingt, fait face à la fenêtre. Les mêmes dessins sont reproduits sur la robe et y occupent une place prépondérante ; chez MORELLI, l'objet se fait souvent l'écho d'une action passée. Et le mouvement continue. Si la sculpture plutôt grossière de cette charpente solide soutient à elle seule la féminité, MORELLI y participe avec toute sa virilité. Mieux encore, sous la robe, des roses suspendues à l'envers mais fraîches et bien rouges sentent la jeunesse et l'amour. Suite à cette influence, on pourrait interpréter que la



Limine (sur le seuil)

Jocelyne GAGNON

D'hier à aujourd'hui, l'être cherche la meilleure porte d'entrée pour attirer l'autre ; se l'approprier serait encore mieux. Quelle place reste-t-il alors à ceux pour qui la création, le rêve et l'espoir sont éternellement leur vie ? Espérons qu'ils ne sont pas tous en milieu psychiatisé !

Un questionnement sur les archétypes et les conditionnements esthétiques s'ajoute à cette installation sur l'univers du concentrationnaire et de l'institué. Un véritable mélange informe de la forme, des discours et des normes codifiées par l'institution, qu'elle soit artistique, philosophique ou rationnelle.

Le dormeur sort finalement de sa couche. Il se lève et se dirige vers l'armure à l'extérieur du lit. Il la regarde et tout doucement il appuie sa tête à l'embouchure du col comme pour en vérifier sa solidité, sa connivence, à savoir si son arrivée est acceptée, véridique. MORELLI glisse la tête et la moitié du corps sous l'armure. Il épouse ses formes, tendant les bras en croix comme pour mieux mesurer son espace, sa vie, son devenir. Finalement, il quitte l'emplacement et se dirige lentement vers le mannequin féminin, l'entoure de son bras droit en tenant une rose de la main gauche. Souriant, il attend, il espère, il respire, il vit.

Le geste est lent et contradictoire comparativement au désir de vouloir s'en sortir afin d'aller rejoindre sa compagne. N'existe-t-il pas, en milieu psychiatrique, des séances d'écoute, d'action et d'essai afin de s'intégrer progressivement dans une société fonctionnelle ? Tout ça se faisant lentement...

En plus d'avoir démontré tout le cheminement parcouru par l'individu pour s'écarter de son emprisonnement, il me vient un simple syllogisme : **il existe plusieurs catégories de gens. Nombreux sont équilibrés, beaucoup sont psychiatisés. Chacune des catégories comprend les deux genres, mais tous ne sont pas des artistes.**

Toutefois, si l'art actuel relance ce genre d'anomalies encore existantes dans notre société, il est très probable que nous poursuivrons encore bien des décennies notre quête de vouloir puiser l'essentiel dans ce genre d'activité afin de pouvoir observer, reconnaître et énoncer librement nos réactions.

L'espace du Lieu alloué à l'installation-performance était totalement plongé dans une attente, une confiance, un intervalle où vivaient côte à côte le souffle masculin et le souffle féminin. Tout se déroulait dans une complète harmonie.

En vérité, MORELLI m'a séduite par sa performance que je qualifierais d'étrange, de déconcertante peut-être ! Mais combien réaliste. J'ai été touchée par son expression pure. Il m'a agréablement étonnée.

L'inaction, le mouvement, la force, la douceur, la robustesse, la sensibilité, une dimension multiple où la luminosité tenait lieu d'assurance. Un regard neuf est imprégné. Tout ce temps passé en compagnie de MORELLI a suscité la raison, la passion, la sympathie et l'accomplissement.

femme attend fébrilement son amant. La pensée de MORELLI ne reflète-t-elle pas, tout au long de son installation-performance, l'harmonie du dit et du non-dit... sans brusquerie ? En réalité, nous atteignons l'entrée, le seuil de la lumière et de la délivrance.

MORELLI relie le bidimensionnel (la figure sur la plaque de verre), le tridimensionnel (le mannequin à la robe profanée) et l'environnemental, puisqu'il y a un lien et une histoire entre les divers éléments qui constituent l'incarnation **In Limine**.

Sous le drap, un corps s'anime. Le dormeur bouge, laissant présager un réveil, une naissance longtemps désirée. Il sort d'abord la tête, sourit et regarde tout autour. Le reflet du dormeur apparaît dans le miroir et rien du regard ne se perdra. morelli s'engouffre de nouveau sous le drap. Il se soulève, se couche, bouge en rampant, donnant ainsi l'impression de vouloir défoncer le cordage. Il ramène le drap sous lui telle une protection. Il se prépare à sortir et cherche en vain un moyen de percer l'enveloppe le retenant à l'intérieur. Soudain, un pied, une jambe, un bras apparaissent et dans ce mouvement précis les efforts sont bien visibles. De plus, on sent son besoin de contact. Lentement, il sort un bras, prend une des roses qui ont été étalées sous la base du lit et la tend vers le public. La tentative demeure vaine. La seconde fois, un individu se risque à la prendre. Mains jointes, MORELLI remercie. Le dormeur enfin réveillé est plus que satisfait.

On pourrait l'être à moins si le contexte était vu dans un environnement **acceptable**, vécu par des gens **acceptables** comme dans **la vraie vie**. Le paradoxe est réellement existant. Par contre, nous aussi, de tout temps, sommes encore surpris, voire même effarouchés devant un être tout à fait différent... des normes établies.

Pendant plusieurs minutes, MORELLI répètera son geste et quelques personnes recevront une rose. Cet objet, faisant l'écho d'une action passée, tisse peu à peu un lien entre eux et le dormeur. En plus des efforts fournis pour se libérer, l'individu doit « acheter » l'amitié des autres, l'amour même.



Photos : François BERGERON

au Lieu du 22 mai au 15 juin 1997